



Vous trouverez les compléments de cette chronique sur le site national de l'APHG [www.aphg.fr](http://www.aphg.fr) N° 430 MUSIQUE, CD lyriques et DVD lyriques.

# Musique

## LIVRES DE MUSIQUE

**Jann PASLER, *La République, la musique et le citoyen 1871-1914*, tr. fr., Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », cahier d'illustrations hors-texte, 2015, 679 p., 38 €.**

Ce livre est le résultat de longues années de recherches de la musicologue étasunienne Jann Pasler, professeur en Californie où elle est spécialiste de la musique française. Le titre est prometteur, et la promesse est tenue !

Quelle est la place de la musique dans le triomphe de la III<sup>e</sup> République ? Comment la musique a-t-elle participé à la formation d'un avenir républicain partagé, dans une nation unie ? En quatre parties, l'auteur répond avec tellement de détails, mélangés dans une chronologie flottante, avec répétitions, que l'on se perd souvent, mais c'est toujours passionnant.

*D'abord, forger un esprit public et des citoyens utiles* : la musique enseignée à l'école, *La Marseillaise*, la musique dans les fêtes publiques, l'Opéra ou le Conservatoire. Puis l'auteur examine comment on peut façonner le jugement et un goût national : la musique comme culture politique, Ambroise Thomas (1811-1896), directeur du Conservatoire de Paris de 1871 à sa mort (c'est le fameux directeur dont Chabrier dit : « Il y a deux espèces de musique, la bonne et la mauvaise. Et puis il y a la musique d'Ambroise Thomas »), la Société nationale de musique (SNM), le Prix de Rome de musique, etc.

Puis la musique participe à l'institution d'une culture républicaine : Saint-Saëns, histoire de la musique, Pasdeloup, Colonne, rôle grandissant des femmes... Enfin, l'auteur montre comment repenser la musique avec l'arrivée d'une avant-garde : Wagner, la portée universelle de l'art pour les républicains opportunistes, Debussy, le grand rôle de la musique lors de l'Exposition universelle de 1889, le retour de la musique du passé et de la musique religieuse... L'auteur voit enfin, dans *La Valse* (1919-1920) de Maurice Ravel, « une ode à la civilisation occidentale » ; *quelle vue perçante* !

Un ouvrage qui fourmille de connaissances et de références, agrémenté par des annexes, une belle bibliographie et un cahier d'illustrations hors-texte, mais l'image d'Épinal du *Chant du départ* indique faussement que Méhul l'a composé pour l'anniversaire de la prise de la Bastille ; Constant Pierre a, dans *Les Hymnes et Chansons de la Révolution. Aperçu général et catalogue avec notices historiques, analytiques et bibliographiques*, Paris, Impri-

merie nationale, Ville de Paris, Publications relatives à la Révolution française, 1904, qu'il s'agit réellement d'un départ de volontaires.

**Stéphane LETEURÉ, *Camille Saint-Saëns et le politique de 1870 à 1921. Le Drapeau et la Lyre*, Paris, Vrin, « Musicologies », 2014, 224 p., 8 p. d'illustrations hors-texte, 28 €.**

Étonnant destin que celui de Camille Saint-Saëns (1835-1921), prodigieux pianiste, aussi précoce que Mozart, compositeur prolifique, parfois inégal mais toujours intéressant, au métier classique sans failles, véritable compositeur officiel avec le triomphe des républicains de la III<sup>e</sup>, créateur célèbre et célébré dans le monde entier, mais musicien peu à peu rejeté comme conservateur, dans tous le sens du terme, par l'avant-garde musicale à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Notre collègue Stéphane Leteuré, dont la thèse est ici adaptée au grand public, s'est intéressé au compositeur face à toutes les manifestations de la politique, d'où le masculin du titre. L'auteur montre d'abord le membre assidu de l'Académie des Beaux-arts où il prône la *méritocratie républicaine* et la *culture de l'élite*, d'où ses positions contre l'avant-garde (Debussy ou Richard Strauss) ou, par exemple, le cubisme. Saint-Saëns fréquente à l'Institut tout le gratin républicain et devient un compositeur officiel, régulièrement invité à l'Élysée, sa musique étant alors la plus jouée en France, après celle de Mozart. L'auteur montre ensuite la participation de Saint-Saëns aux événements de la III<sup>e</sup> République, comme l'Exposition universelle de 1900 ou le centenaire de Victor Hugo en 1902. Le compositeur participe ainsi à l'élaboration d'une identité républicaine, et il est, avec d'autres, consulté sur l'enseignement du chant dans les écoles primaires ; il s'illustre aussi, avec *Déjanire*, dans les arènes de Béziers, dont le mécène Fernand Castelbon de Beauxhostes fit, pour quelques années, le Bayreuth français.

Saint-Saëns croyait en la science et participa par exemple à l'inauguration de l'Institut de paléontologie humaine de Paris en 1921 ; il croyait aussi en la République : de son *Carnaval des animaux* (1886), il cita malicieusement *Partant pour la Syrie*, l'hymne du Second Empire, dans le n° 12, les Fossiles. Le compositeur est nationaliste (cf. *Les Barbares*) mais aussi philosémite, s'inspirant de l'Ancien Testament dans neuf partitions, mais aussi neutraliste ; il était ainsi antidreyfusard, mais non militant, puis il rejoignit la Ligue des Droits de l'homme. Pendant la Première Guerre mondiale, il fut naturellement anti-allemand et



anti-Wagner, et il écrit de nombreuses partitions pour célébrer l'effort et la victoire de la France

Considéré comme une vieille barbe réactionnaire par Debussy, ou Alfred Bruneau – mais Ravel le tenait en haute estime –, Saint-Saëns était extérieurement peu sociable, d'un abord bourru, et peu enclin à « composer », quand il défendait ses idées, mais peut-on être d'un naturel goguenard quand on a perdu, en l'espace de quelques semaines, ses deux seuls enfants ? La République le célébra une dernière fois en 1921, par des obsèques nationales

Le travail de Stéphane Leteure, dont je n'ai donné que quelques courts exemples, est très bien documenté et s'insère parfaitement dans la prosopographie des élites, si bien illustrée par Christophe Charle ; il est donc d'un très grand intérêt historique, d'autant plus que Saint-Saëns est toujours considéré avec condescendance, voire pire, par nombre de musiciens et de musicologues, particulièrement en France. On ne s'étonnera donc pas que ce soit la Canadienne anglophone Sabrina Teller Ratner qui ait établi le catalogue thématique des œuvres de l'auteur de la *Danse macabre*.

Il serait temps de remettre en France Camille Saint-Saëns à sa juste place, parmi les très grands compositeurs. Avis aux producteurs de CD !

**Richard WAGNER, *L'Anneau du Nibelung*, texte traduit par Henri Christophe, Lyon, Symétrie, 2015, 403 p., 13,80 €.**

Dans une lettre du 12 novembre 1905, adressée au compositeur allemand Richard Strauss, Romain Rolland précise : « Rien ne fait plus de tort à Wagner, et rien n'a plus contribué à amener chez nous le mouvement de réaction antiwagnerien qui se dessine maintenant, que l'absurdité monumentale de ses traductions. Elles ne sont ni françaises ni même intelligibles dans aucune langue. Le dégoût qu'elles m'inspirent fait que je ne vais presque jamais entendre du Wagner à l'Opéra. »

Le jugement est certes sévère, mais s'agissant de l'incroyable texte wagnerien servant de livret aux partitions de la *Tétralogie*, il faut bien reconnaître que, souvent, s'applique le proverbe italien *Traduttore, traditore* ! En effet, outre les difficultés habituelles de la traduction, le texte de Wagner, inspiré de l'Edda poétique, peut difficilement appartenir aux grands textes germaniques : il imite une langue plus ou moins archaïque, utilise des mots de l'allemand médiéval, use et abuse des ellipses, des assonances, des onomatopées, des alliterations, des mises en relief, mais aussi de néologismes, tout cela selon l'ordre syntaxique allemand. Il est ainsi facile de tomber dans les excès dénoncés par Romain Rolland, surtout à une époque où l'on chantait l'opéra dans la langue vernaculaire des scènes lyriques.

Dans sa présentation « Traduire Wagner en français, hier et aujourd'hui », Hervé Christophe montre qu'il y avait bien

eu quelques réussites mais il oublie la très belle traduction de Jean d'Ariège parue, en édition bilingue, chez Aubier en 1968 et réimprimée chez Garnier-Flammarion en 1994, avec une fort utile notification des leitmotivs.

Hervé Christophe est à la fois acteur, metteur en scène et remarquable connaisseur de la langue allemande, ayant reçu le Prix national autrichien de la traduction littéraire. Il a effectué cette traduction en 1991 pour la production de la *Tétralogie* sur la chaîne Arte, laquelle diffusait la version du centenaire (1976-1980) dirigée par Pierre Boulez, dans la mise en scène très controversée de Patrice Chéreau. Cette traduction est donc destinée à être lue, et rapidement, sur deux lignes au maximum, par le téléspectateur, comme cela se pratique maintenant dans tous les opéras ou l'on donne la version en langue originale des partitions. Ce que cherchait à faire Hervé Christophe, et il y a réussi, c'est de permettre au spectateur de suivre et de comprendre non seulement le texte, mais aussi la mise en scène et le jeu d'acteur des chanteurs.

**Pascal BOUTELDJA, *Un patient nommé Wagner*, Lyon, Symétrie, 2014, 314 p., 40 €.**

Mes patients lecteurs savent que je suis pas, mais alors pas du tout, partisan des études biographiques d'artistes, de compositeurs ou d'écrivains éloignées de l'œuvre. J'ai pourtant changé d'avis avec cette biographie médicale de Richard Wagner écrite par un médecin dont ce fut la thèse – soutenue en 1996 – augmentée et adaptée ici pour le grand public. Le docteur Pascal Bouteldja est un médecin généraliste fou de Wagner, et il est aujourd'hui vice-président du Cercle Richard Wagner de Lyon, dont les publications annuelles sont fort intéressantes, démontrant que la province « bouge » bien !

Il n'est pas question ici de « vie passionnée » ou de « tout sur la sexualité » du grand créateur, mais, bien au contraire, d'une biographie qui s'appuie sur de très nombreux documents, souvent très peu connus, voire ignorés, et qui remet les choses en place sur de nombreux points. En trois parties d'inégale longueur, « le malade, l'homme, le patient », on fait la connaissance d'un personnage tout à la fois intéressant et irritant, banal, voire trivial, par ses maladies (problèmes cutanés, gastriques, cardiaques) et détestable par son « moi » surdimensionné (comme chez presque tous les grands créateurs), son anxiété et sa nervosité permanentes, comme par son caractère colérique, ses impatiences ou sa maniaquerie.

Pas de « psy », ou très peu, ce qui me réjouit grandement, car je tiens Freud et ses thuriféraires pour de sinistres farceurs. Des explications médicales accessibles aux non-carabins. Des conclusions très prudentes et des rapports avec l'œuvre seulement suggérés. Pour un peu, on prendrait connaissance des grandeurs et des bassesses d'un membre de la famille que l'on n'avait pas vu depuis longtemps.



**« Annales historiques de la Révolution française »,  
n° 379, janvier-mars 2015, Armand Colin, 15 €.**

La dernière livraison de cette revue propose de « Nouvelles perspectives pour l'histoire de la musique (1770-1830) ». Après « Revisiter l'histoire sociale et politique de la musique années 1770 – années 1830 », par Mélanie Traversier, neuf articles démontrent brillamment ces nouvelles perspectives. Par exemple : « La musique des spectacles en Suède, 1770-1810 : opéra-comique français et politique de l'appropriation », par Charlotta Wolff, « Les rendez-vous manqués entre Mozart et l'aristocratie parisienne (1778) », par David Hennebelle, « Trois batailles pour la République dans les concerts parisiens (1789-1794) : Ivry, Jemappes et Fleurus », par Joann Écart, ou encore « La profession de chanteuse d'opéra dans le premier XIX<sup>e</sup> siècle. Le cas de Giuditta Pasta », par Catherine Menciassi-Authier. On trouvera en outre, et entre autres, un vibrant hommage à Maurice Agulhon (1926-2014). Une très riche livraison.

*Philippe ZWANG*